

Bonjour,

Pour l'état civil, Claude Pair est né le premier jour de l'été en 1934, à Blâmont à une soixantaine de kilomètres, à l'est de Nancy, fils d'un voyageur de commerce corrézien et d'une institutrice lorraine.

En ce temps là, les instituteurs étaient logés sur place, notamment la directrice. De ce fait Claude a vécu toute son enfance et son adolescence dans une école primaire. Disons qu'il est tombé tout petit dans la marmite de l'Education nationale. Très jeune, il rêve d'enseigner ! Il n'a que neuf ans, lorsque son père décède. C'est une très dure épreuve, qu'il surmonte essentiellement par son goût pour le calcul et la géométrie.

Il a effectué ses études secondaires à Lunéville, où il a obtenu, en 1951, son baccalauréat mathélem, avec la mention très bien. C'était très rare à l'époque dans un petit établissement, encore baptisé collège, comme celui dont il sortait.

Alors qu'il envisageait de poursuivre ses études à la faculté des sciences, sur les conseils d'un de ses professeurs, du principal, et même du recteur Capelle qui l'avait croisé brièvement alors que Claude, responsable de la classe de mathélem, était chargé de le piloter lors d'une visite de son collège, il demande à être inscrit en classe préparatoire au lycée Louis-le-Grand de Paris, où il est accepté.

C'est dans ce lycée qu'il rencontrera un jeune homme, venu de la région lilloise : Jean-Louis Ovaert. Il s'en suivra une grande et longue amitié, qui ne s'est jamais démentie, notamment dans les tâches qu'ils ont eues à accomplir ensemble. Malheureusement le Sam (surnom qu'il acquit rue d'Ulm) nous a quitté, en juin, il y a cinq ans. Nombreux sont ici de ses anciens élèves.

Tout deux brillants, ils furent reçus, au 45 rue d'Ulm à l'École normale supérieure, du premier coup, à l'automne 1953. À côté du prestige d'entrer dans cette grande école, le gîte et le couvert étaient assurés. Les élèves étaient rémunérés. Ils acquéraient leur autonomie économique et n'étaient plus une charge pour leur famille. C'était loin d'être négligeable, surtout pour ceux issus d'un milieu modeste. Pour la petite histoire, jusqu'alors les normaliens percevaient un pécule ; ce n'est que le premier janvier 1954 qu'ils sont devenus fonctionnaires stagiaires.

Claude Pair peut se réjouir d'appartenir à la première promotion de normaliens fonctionnaires stagiaires. De mon côté, arrivé en 1954, je mentionne toujours que j'appartiens à la première promotion des élèves, qui furent fonctionnaires stagiaires dès leur rentrée.

Les promotions se croisaient au pot. Ce mot avait un très grand nombre de sens ; en particulier, il pouvait s'agir aussi bien du réfectoire, que de l'économat, où nous allions régler nos affaires administratives. Chacun avait des activités propres : Claude était tala, je ne l'étais pas ; je faisais beaucoup de sport, Claude en faisait peu, si ce n'est pas du tout. Autant dire que nous ne nous sommes que très peu fréquentés à l'École ! Il en va de même avec Jean-Louis Ovaert.

À la fin de la troisième année, en 1956, ils furent reçus à l'agrégation de mathématiques : Claude deuxième et Jean-Louis onzième.

Après l'agrégation, certains normaliens pouvaient prétendre faire une quatrième année pour s'initier à la recherche. C'est ce qu'avait prévu Claude. Mais, le jour même de son mariage avec Monique, institutrice en Moselle, il reçoit une lettre de Georges Cagnac, son ancien prof de Louis-le-Grand devenu inspecteur général, lui demandant de prendre une classe de taupe en remplacement du titulaire "maintenu sous les drapeaux" en Algérie. Les jeunes mariés acceptent. Claude est donc nommé, en septembre 1957, pour un an à Metz. L'administration trouve pour son épouse un poste pas trop éloigné, et ils peuvent commencer à cultiver un arbre généalogique qui comprend aujourd'hui : cinq enfants, treize petits-enfants et quatre arrière-petits-enfants.

Claude est nommé en 1959, après son service militaire, à la taupe de Nancy. Excellent mathématicien, il se sent moins chercheur que pédagogue. Il est motivé par la réussite de ses élèves beaucoup plus que par le "bourbakisme" qui domine - notamment à Nancy - la recherche trop abstraite à ses yeux, voire peu utile pour la société.

Naturellement, son intérêt pour les enseignements secondaire et primaire le conduit à adhérer très tôt à l'APMEP. Cependant, il s'aperçoit que pour se faire entendre, il est préférable, voire indispensable, d'être membre de l'enseignement supérieur.

Malgré une reconnaissance scientifique indéniable, il n'était pas facile de vouloir s'aventurer en math appli et pire en informatique (le mot n'existait pas encore avec son sens actuel) hors des mathématiques orthodoxes, dites "pures". Sans parler de didactique, ce qui aurait été pire !

En 1962, il rencontre Jean Legras, fondateur de l'institut universitaire de calcul automatique, qui lui obtient un poste au CNRS à la rentrée 1963. A partir de là, Claude entamera une double carrière de chercheur universitaire et de serviteur de l'État. Les autres orateurs vont la détailler mieux que moi. C'est pourquoi, je vais maintenant me limiter brièvement, à la création de l'IREM de Lorraine.

En 1968, les agrégatifs de mathématiques se mirent en grève après l'écrit : ils refusaient d'aller à l'oral. Leurs représentants rencontrèrent les divers responsables de l'administration jusqu'au ministre de l'époque Edgar Faure. Pour cette ultime rencontre, ils s'étaient fait accompagner par des responsables de l'APMEP, qui "vendirent" - on peut le dire ainsi! - le projet de création des IREM, qui était dans les cartons de l'association depuis longtemps. Les ultimes négociations furent ensuite menées sous la houlette d'André Lichnérowicz, professeur au collège de France. Rendons ici hommage à ce grand monsieur !

Dès la rentrée 1968, furent créés, à titre expérimental, les IREM de Lyon, Paris et Strasbourg, puis d'autres (trois ou quatre) définitivement aux rentrées suivantes. Celui de l'académie de Nancy-Metz naquit en septembre 1971 ; sa mise en place avait été préparée par Claude Pair (professeur) et Jean-Louis Ovaert (chargé d'enseignement).

Il était convenu entre eux que le Sam serait le directeur mais la centrale nomma Claude, sous prétexte que Jean-Louis n'était pas docteur. La même année, l'IREM de Grenoble, a été créé aussi ; j'en fus nommé directeur.

Il fallait tout faire, tout inventer ! Par exemple, à Nancy avant l'ouverture, il a fallu trouver des locaux pour l'IREM ; Claude négocia tout un étage de l'IUT, avec le directeur.

De même, pour pouvoir accueillir dignement les premiers stagiaires, il avait commandé du mobilier et était allé en rendre compte au recteur. Il fût reçu par la cheffe du cabinet, qui lui fit remarquer que sa nomination, bien qu'éminente, n'était pas encore effective et qu'il allait un peu vite en besogne. Sur ce le recteur arrive, il est informé et félicite Claude pour son initiative. Ouf !

Quelques mois plus tard, le nouveau ministre Olivier Guichard vint visiter l'IREM. Il fut très satisfait, bien qu'il soit resté bloqué dans l'ascenseur, un certain temps. Claude n'était pas avec lui et n'y était pour rien.

Sous la houlette du ministère, les directeurs d'IREM se réunissaient, une à deux fois par an, toute une journée. La matinée avait lieu rue de Grenelle avec les différentes directions concernées par la bonne marche des IREM et l'après-midi, souvent dans les locaux de l'IREM de Paris, les directeurs - éventuellement accompagnés d'un collaborateur - se retrouvaient entre eux pour échanger sur leurs problèmes respectifs. Ce fut l'occasion de nous retrouver Claude - parfois avec Jean-Louis - et moi.

En 1973, sollicité pour prendre la direction de l'institut interuniversitaire de calcul automatique, Claude abandonna la direction de l'IREM. La succession de la direction fût confiée à Jean-Louis, sans problème.

Les moyens prévus étaient considérables. Contrairement aux habitudes de l'administration, de manière tout-à-fait extraordinaire, ces moyens n'étaient pas attribués IREM par IREM mais dans une enveloppe globale que nous devions nous partager entre directeurs. Le partage donnait lieu à des empoignades mémorables, chacun faisant valoir la qualité du travail accompli et le grand nombre de projets, qui attendaient.

L'IREM de Nancy fut un des tout premiers - si ce n'est le premier - à créer un groupe de travail sur l'enseignement de l'informatique. Déjà, en 1970-71 Claude avait dirigé un stage à l'IUT, à l'intention de professeurs du secondaire de toutes disciplines, essentiellement centré sur l'algorithmique.

Je pense avoir rencontré Maryse Quéré pour la première fois à cette époque, dans une réunion inter-IREM. Malheureusement, elle aussi nous a quittés - il y a un an - et ne peut apporter plus de précision.

Pour conclure, je souhaite préciser que bien que n'ayant pas vraiment travaillé avec Claude, nous sommes toujours restés en contact, directement - par courriel ou par téléphone - mais aussi par amis interposés, qui donnaient de nos nouvelles à l'un et à l'autre. Je pense à Jean-Louis, aux Quéré et aussi à Jean-Marc Gebler, que j'ai connu comme directeur d'IUFM et fréquenté amicalement ensuite. Trois ne sont plus là, Dieu ait leurs âmes !

Pour terminer, je souhaite à Claude et Monique encore de longues années à l'ombre de l'arbre qu'ils ont planté.

ADDENDUM

Pour ceux qui s'intéressent à l'histoire des IREM, je ne peux résister à mentionner un épisode mémorable qui s'est produit entre les directeurs d'IREM, en 1974 ou 75. Claude n'était plus là mais je crois bien qu'il en a entendu parler !

Pour des raisons, dont je n'ai pas souvenir, André Revuz, de sa voix de stentor, a traité de "connard pyramidal" notre collègue Georges Glaeser, qui est resté coi, au bord des larmes. Avec Jean-Louis, nous étions partagés entre la consternation et l'envie d'éclater de rire ; nous n'avions pas quarante ans et eux quasiment vingt ans de plus. Responsables du groupe, nous avons dû interrompre la séance obligés de calmer l'un et de consoler l'autre.